

ÉTONNANT *iss!mes*

COMMENT  
ON SE MARIE

Zola



Extrait de la publication

Flammarion

## COMMENT ON SE MARIE

Zola

Lorsqu'il épouse la noble Henriette, de treize ans sa cadette, le comte Maxime de La Roche-Mablon n'a vu la jeune fille que cinq fois et ne sait quasiment rien d'elle. Peu importe, au fond : elle est bien née et sa fortune est considérable !

En observateur avisé, Zola croque avec humour la manière dont hommes et femmes s'unissent à son époque : de l'aristocratie au petit peuple, en passant par la haute bourgeoisie et les boutiquiers, comment, et surtout pourquoi, se marie-t-on sous le Second Empire ? Pour acquérir un nom ? une fortune ? une protection ? Et l'amour dans tout ça ?

Si le mariage est « une **affaire grave** », « qu'il ne faut pas conclure à la **légère** », rien n'empêche d'en **rire** avec Zola.



# ÉTONNANT *iss!mes*



ÉTONNANT *iss!mes*

ZOLA

# Comment on se marie

*Dossier par* FABIEN CLAVEL

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2012.  
« Étonnantissimes », une série  
de la collection « Étonnants Classiques »  
ISBN : 978-2-0812-4993-6

## Avant de commencer

« Quel étrange système, partager l'humanité en deux camps, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ; puis, après avoir armé les deux camps l'un contre l'autre, les unir en leur disant : "Vivez en paix !" » C'est par ces quelques lignes que Zola (1840-1902) termine, ou presque, la préface qui accompagne son texte *Comment on se marie*, publié la première fois dans la revue russe *Le Messager de L'Europe*, en janvier 1876. L'auteur s'apprête-t-il à offrir à son lecteur une énième version romancée de la guerre des sexes ?

Ce serait le méconnaître que de le penser. Loin de se contenter de constater que les hommes et les femmes de son époque parlent une « langue différente », Zola s'emploie à analyser les causes de leur incompréhension mutuelle, celle qui, systématiquement, détruit les liens sacrés qu'ils ont formulés.

C'est donc plus à une étude de cas (le texte s'intitule d'ailleurs initialement *Le Mariage en France et ses principaux types*), teintée d'un humour corrosif, qu'il nous convie. Son exposé se déroule en quatre tableaux, chacun

étant consacré à un milieu social : de l'aristocratie au petit peuple en passant par la haute bourgeoisie et par les boutiquiers. On ne se marie pas de la même façon ni pour les mêmes raisons selon qu'on habite les beaux quartiers ou qu'on occupe un réduit misérable... Au lecteur d'observer la manière dont les uns et les autres vivent ce jour particulier, et de noter, par la même occasion, où vont les préférences de Zola.

Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à ce court texte méconnu ? Si l'ironie qui le caractérise vaut à elle seule le détour qu'on propose, il est d'autres raisons qui l'érigent en récit remarquable et digne de toutes les attentions. La forme brève constitue pour l'auteur un laboratoire du roman. En quelques dizaines de pages se trouve concentré le procédé d'écriture que Zola poursuivra tout au long de son grand œuvre romanesque, le cycle des *Rougon-Macquart* (1871-1893) : vingt romans – et, cette fois, des milliers de pages –, présentant l'« Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire », dans lesquels il s'emploiera à décrire toutes les couches de la société, des employés d'un grand magasin parisien (*Au Bonheur des dames*, 1883) aux mineurs en grève du nord de la France (*Germinal*, 1885), de la ville ouvrière (*L'Assommoir*, 1877) à la campagne beauceronne (*La Terre*, 1887). À travers une forme nouvelle de réalisme appelée « naturalisme », Zola ambitionne de reproduire la vie le plus fidèlement possible. Renonçant à utiliser les artifices romanesques, il fait disparaître le héros au profit de l'homme, qu'il saisit dans son milieu. Son but : par

une enquête minutieuse, parvenir à définir les lois selon lesquelles l'homme fonctionne. Dans cette perspective, le mariage apparaît comme un révélateur : un moment identique de tension vécu différemment par chacun, selon la classe sociale à laquelle il appartient.

Le choix de cette thématique est donc d'une efficacité certaine au regard de la finalité recherchée, mais elle trouve aussi une résonance particulière dans le parcours personnel de l'auteur. En 1870, Zola se marie avec Gabrielle Alexandrine Meley. Si l'auteur partage avec sa femme une grande complicité et si elle lui est un indéfectible soutien, il se plaint, semble-t-il, auprès d'Edmond de Goncourt de « choses réfrigérantes » qui le poussent « à chercher un peu de chaleur ailleurs », signifiant par là que l'entente avec sa femme ne se retrouve pas dans le lit conjugal... À cet écueil s'ajoute une autre difficulté : le couple ne parvient pas à avoir d'enfants. En 1888, Zola se lie avec Jeanne Rozerot, la lingère de la maison, qui devient sa maîtresse. Ensemble, ils auront un fils et une fille. Si, au moment où il écrit *Comment on se marie*, il n'a pas encore fait le choix de cette double vie, partagée entre deux femmes qu'il aime différemment, la vie maritale est un sujet de préoccupation. D'ailleurs, *L'Assommoir*, publié l'année suivante (1877), reprend la thématique du mariage en racontant longuement la noce de la blanchisseuse Gervaise et de l'ouvrier zingueur Coupeau, tel un écho à la quatrième partie de *Comment on se marie*<sup>1</sup>.

---

1. Voir dossier, p. 66.

En août 1876, Zola reprend l'idée de tableaux successifs liés par un même thème, la mort, dans *Comment on meurt et comment on enterre en France*. Conscient de la résonance qu'entretiennent les deux textes, il décide ensuite d'accentuer leur proximité dans leurs titres : raccourci en *Comment on meurt*<sup>1</sup>, le titre de son second texte fait écho à celui du premier, *Comment on se marie*.

Faut-il voir dans ces deux nouvelles les deux faces d'une seule et même œuvre consacrée aux deux grandes obsessions de Zola, le mariage et la mort ? On peut en être tenté. Car ces deux moments de la vie, s'ils lui servent à dresser un tableau de la société sous forme de diptyque (suivant une même construction : un enchaînement de scènes allant des plus hautes classes sociales vers les plus basses), lui permettent aussi, et plus largement, de s'interroger sur la condition humaine.

---

1. Publié chez Flammarion dans la collection « Étonnants Classiques ».

Comment on se marie



## Préface

Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'amour, en France, est un seigneur empanaché, magnifiquement vêtu, qui s'avance dans les salons précédé d'une musique grave. Il obéit à un cérémonial très compliqué, ne risque point un pas sans qu'il soit réglé à l'avance. D'ailleurs, il reste parfaitement noble, d'une tendresse réfléchie, d'une joie honnête.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'amour est un garnement qui se débraille. Il aime comme il rit, pour le plaisir d'aimer et de rire, déjeunant d'une blonde, dînant d'une brune, traitant les femmes en bonnes déesses, dont les mains ouvertes distribuent le plaisir à tous leurs dévots. Une haleine de volupté passe sur la société entière, mène la ronde des bergères et des nymphes, des gorges décolletées frissonnantes sous les dentelles : époque adorable où la chair fut reine, grande jouissance dont le souffle lointain nous arrive tiède encore, avec l'odeur des chevelures dénouées.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'amour est un garçon rangé, correct comme un notaire, ayant des rentes sur l'État. Il va dans

le monde ou vend quelque chose dans une boutique. La politique l'occupe, les affaires lui prennent sa journée de neuf heures du matin à six heures du soir. Quant à ses nuits, il les donne au vice pratique, à une maîtresse qu'il paie ou à une femme légitime qui le paie.

Ainsi donc, l'amour héroïque du XVII<sup>e</sup> siècle, l'amour sensuel du XVIII<sup>e</sup>, est devenu l'amour positif qu'on bâcle, comme un marché en Bourse.

J'entendais un industriel se plaindre dernièrement qu'on n'eût pas inventé encore une machine à faire les enfants. On fait bien des machines pour battre le blé, pour tisser la toile, pour remplacer les muscles humains par des rouages dans toutes les besognes. Le jour où une machine aimera pour eux, les grands travailleurs du siècle, ceux qui donnent chacune de leurs minutes à l'activité moderne, économiseront du temps, resteront plus âpres et plus virils dans la bataille de la vie. Depuis la formidable secousse de la Révolution, les hommes, en France, n'ont pas encore retrouvé le loisir de songer aux femmes. Sous Napoléon I<sup>er</sup>, le canon empêchait les amants de s'entendre. Pendant la Restauration et pendant la monarchie de Juillet, un besoin furieux de fortune s'est emparé de la société. Enfin, le règne de Napoléon III n'a fait que grossir les appétits d'argent, sans même apporter un vice original, une débauche nouvelle. Et il y a une autre cause, la science, la vapeur, l'électricité, toutes les découvertes de ces cinquante dernières années. Il faut voir l'homme moderne avec ses

occupations multiples, vivant au-dehors, dévoré par la nécessité de conserver sa fortune et de l'accroître, l'intelligence prise par des problèmes toujours renaissants, la chair endormie par la fatigue de sa bataille quotidienne, devenu lui-même un pur engrenage dans la gigantesque machine sociale en plein labour. Il a des maîtresses, ainsi qu'on a des chevaux, pour faire de l'exercice. S'il se marie, c'est que le mariage est devenu une opération comme une autre, et s'il a des enfants, c'est que sa femme l'a voulu.

Il est une autre cause aux fâcheux mariages d'aujourd'hui, sur laquelle je veux insister, avant d'arriver aux exemples. Cette cause est le fossé profond que l'éducation et l'instruction creusent chez nous, dès l'enfance, entre les garçons et les filles. Je prends la petite Marie et le petit Pierre. Jusqu'à six ou sept ans, on les laisse jouer ensemble. Leurs mères sont amies ; ils se tutoient, s'allongent fraternellement des claques, se roulent dans les coins, sans honte. Mais, à sept ans, la société les sépare et s'empare d'eux. Pierre est enfermé dans un collège où l'on s'évertue à lui emplir le crâne du résumé de toutes les connaissances humaines ; plus tard, il entre dans les écoles spéciales, choisit une carrière, devient un homme. Livré à lui-même, lâché à travers le bien et le mal pendant ce long apprentissage de l'existence, il a côtoyé les vilénies, goûté aux douleurs et aux joies, fait une expérience des choses et des hommes. Marie, au contraire, a passé tout ce temps

cloîtrée dans l'appartement de sa mère ; on lui a enseigné ce qu'une jeune fille bien élevée doit savoir : la littérature et l'histoire expurgées, la géographie, l'arithmétique, le catéchisme, elle sait en outre jouer du piano, danser, dessiner des paysages aux deux crayons. Aussi Marie ignore-t-elle le monde, qu'elle a vu seulement par la fenêtre, et encore a-t-on fermé la fenêtre quand la vie passait trop bruyante dans la rue. Jamais elle ne s'est risquée seule sur le trottoir. On l'a soigneusement gardée, telle qu'une plante de serre, en lui ménageant l'air et le jour, en la développant dans un milieu artificiel, loin de tout contact. Et maintenant, j'imagine que, dix à douze ans plus tard, Pierre et Marie se retrouvent en présence. Ils sont devenus étrangers, la rencontre est fatalement pleine de gêne. Ils ne se tutoient plus, ne se poussent plus dans les coins pour rire. Elle, rougissante, reste inquiète, en face de l'inconnu qu'il apporte. Lui, entre eux, sent le torrent de la vie, les vérités cruelles, dont il n'ose parler tout haut. Que pourraient-ils se dire ? Ils ont une langue différente, ne sont plus des créatures semblables. Ils en restent réduits à la banalité des conversations courantes, se tenant chacun sur la défensive, presque ennemis, se mentant déjà l'un à l'autre.

Certes, je ne prétends pas qu'on devrait laisser pousser ensemble nos fils et nos filles comme les herbes folles de nos jardins. La question de cette double éducation est trop grosse pour un simple observateur ! Je me

contente de dire ce qui est : nos fils savent tout, nos filles ne savent rien. Un de mes amis m'a souvent raconté l'étrange sensation qu'il a éprouvée pendant sa jeunesse, à sentir peu à peu ses sœurs lui devenir étrangères. Quand il revenait du collège, chaque année, il sentait le fossé plus profond, la froideur plus grande. Un jour enfin, il ne trouva plus rien à leur dire. Et, quand il les avait embrassées de tout son cœur, il ne lui restait qu'à prendre son chapeau et à s'en aller. Que sera-ce donc dans la grosse affaire du mariage ? Là, les deux mondes se rencontrent en un choc inévitable, et le heurt menace toujours de briser la femme ou l'homme. Pierre épouse Marie sans pouvoir la connaître, sans pouvoir se faire connaître d'elle, car il n'est pas permis de tenter un essai mutuel. La famille de la jeune personne est généralement heureuse de la caser enfin. Elle la remet au fiancé, en le priant de remarquer qu'elle la lui livre en bon état, intacte, telle qu'une mariée doit être. Maintenant, c'est l'homme qui veillera sur sa femme. Et voilà Marie jetée brusquement dans l'amour, dans la vie, dans les secrets si longtemps cachés. D'une minute à l'autre, l'inconnu se révèle. Les épouses les meilleures en gardent parfois une longue secousse. Mais le pis est que l'antagonisme des deux éducations persiste. Si le mari ne refait pas sa femme à son image, elle lui restera à jamais étrangère, avec ses croyances, le pli de sa nature, la niaiserie incurable de son instruction. Quel étrange système, partager l'humanité en

deux camps, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ; puis, après avoir armé les deux camps l'un contre l'autre, les unir en leur disant : « Vivez en paix ! »

En somme, l'homme de nos jours n'a pas le temps d'aimer et il épouse la femme sans la connaître, sans être connu d'elle. Ce sont là deux traits distinctifs du mariage moderne. J'évite de compliquer la donnée générale en spécifiant davantage, et je passe aux exercices.

# I

Le comte Maxime de La Roche-Mablou a trente-deux ans. Il appartient à l'une des plus vieilles familles de l'Anjou. Son père a été sénateur sous l'Empire, sans avoir abandonné, dit-il, une seule de ses convictions légitimistes<sup>1</sup>. Les La Roche-Mablou, d'ailleurs, n'ont pas perdu un lopin de terre pendant l'émigration<sup>2</sup>, et on les cite encore parmi les grands propriétaires de France. Quant à Maxime, il a mené une belle jeunesse, il s'est engagé comme zouave pontifical<sup>3</sup>, puis est

---

1. En faveur des princes dits légitimes (c'est-à-dire possédant un droit à régner sur la France), en particulier de la branche aînée des Bourbons.

2. Entre 1789 et 1815, des dizaines de milliers d'hommes et de femmes quittent la France à cause des troubles révolutionnaires qui l'agitent. Partisans de la monarchie, ils craignent l'effondrement du pouvoir absolu et tentent d'échapper à la violence des révolutionnaires ou encore fuient dans l'intention de lutter, de l'extérieur, contre l'insurrection.

3. Les zouaves pontificaux étaient des soldats volontaires qui, entre 1861 et 1870, combattirent pour la défense du Vatican, menacé par l'unification de l'Italie.

revenu à Paris où il a fait courir<sup>1</sup> ; il a joué, a eu des maîtresses, s'est battu en duel, sans pouvoir s'afficher<sup>2</sup>. C'est un grand garçon blond, beau cavalier, d'une intelligence moyenne, sans passions extrêmes, et qui songe maintenant à entrer dans la diplomatie, pour faire une fin<sup>3</sup>.

La forte tête des La Roche-Mablon est une tante, la baronne de Bussière, une vieille dame remuante, lancée dans le monde académique et le monde politique. Dès que son neveu Maxime lui confie ses projets, elle s'écrie que, d'abord, il doit se marier, le mariage étant la base de toutes les carrières sérieuses. Maxime n'a aucune objection grave contre le mariage. Il n'y a pas songé ; il préférerait rester garçon<sup>4</sup>, mais enfin, s'il faut absolument qu'il se marie, pour tenir son rang dans le monde, il passera par cette formalité comme par toutes les autres. Seulement, il avoue en riant que, n'ayant aucun amour au cœur, il a beau fouiller sa mémoire, toutes les jeunes filles avec lesquelles il a dansé, dans les salons, lui semblent avoir la même robe blanche et le même sourire. Mme de Bussière est enchantée. Elle se charge de tout.

---

1. Il s'est laissé vivre.

2. Sans réussir à se faire connaître, à faire parler de lui.

3. Se marier.

4. C'est-à-dire ne pas se marier (on dit aussi, pour une jeune femme, « rester fille »).



Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000283.N001  
Dépôt légal : avril 2012